

BALZAC

Le romancier de l'histoire en marche

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE - BALZAC
08/04/1999

Quand un jeune marquis (balzacien) parle à un notaire de 69 ans (lequel bien évidemment fut actif dès avant la Révolution, compte tenu de la chronologie de l'œuvre d'Honoré de Balzac), le marquis en question interpelle le vieux tabellion en lui disant : « Les nouvelles doctrines (post-révolutionnaires) t'ont-elles gâté, mon garçon ! » Ce « mon garçon » adressé à un juriste roturier quasi septuagénaire est tout un poème. Il exprime fort bien, au temps de notre romancier, la survivance d'une certaine société d'ordres, fondée sur la hiérarchie, elle-même héritée du temps de Louis XV, voire de Louis XIV. Au surplus, le formidable bataillon de ducs et princesses, comtes et baronnes, qui hante la Comédie humaine, démontre suffisamment que l'Ancien Régime n'est pas encore défunt au XIX^e siècle ; il survivra, gracieux ou pesant fantôme, jusque vers 1880, voire 1914, si l'on en croit des historiens comme François Furet et Arno Mayer. De façon plus séduisante, Balzac fait sien implicitement, à diverses reprises, l'illustre formule de Talleyrand : « Qui n'a pas vécu avant 1789 ne sait pas ce qu'est, ou ce que fut, la douceur de vivre » (« douceur » qui n'était pas également partagée, ou s'en doute, entre les classes sociales en tout genre, dont se composait la nation). Il n'empêche que la duchesse de Blamont, « vieux débris » des années Choiseul ou Turgot, ancienne maîtresse de Louis XV, « avait, en se croisant les jambes, des mouvements de jupe d'une précision, d'une grâce, qui désespéraient les jeunes femmes les plus élégantes ».

Talleyrand eut adoré ce jeu de jambes. Félicien Marceau (1), qui connaît l'œuvre du cher Honoré sur le bout du doigt, ne manque pas de références littéraires plus récentes... Elles permettent de mieux situer, fussent-ils héros de roman, les nobles personnages des temps prérévolutionnaires. Montherlant, autre parangon de la gentilhommerie, dira volontiers jusqu'en notre XX^e siècle : « Lorsque je reviens en France, je me sens dépaysé, tout m'est à rebrousse-poil. » Quant à l'idée germanique selon laquelle nos races du sang bleu descendent des envahisseurs aux yeux bleus, venus d'outre-Rhin lors du premier millénaire en tant qu'oppressés des Anciens Gaulois, cette idée-là fait dire au très balzacien marquis d'Esgrignon, lors de la révolution « démocratique » de 1830 : « Les Gaulois triomphent. » Au fond, c'est l'idée de légitimité, et même de double légitimité qui tracasse nos auteurs, Balzac en tête. Légitimité héréditaire, d'une part ; et puis démocratique, sur l'autre versant. Aucune des deux ne satisfait pleinement notre sociologue romancier : le chevalier de Valois (dernière incarnation d'une dynastie royale, et donc légitime, ou « post-légitime », en principe) n'est somme toute qu'un charmant imposteur malgré sa culotte en pou-de-soie et ses souliers à boucles d'or. Mais, à l'inverse, le suffrage universel, si l'on en croit le bon docteur Bénassis, porte-parole du polygraphe tourangeau, ne servira qu'à élargir la plaie des inégalités sociales. Ce sera tout simplement, ajoute Bénassis, volontiers tautologique, « le suffrage étendu des masses. Or qui vote discute ! Mais les pouvoirs discutés, ça n'existe pas (sic) ».

La Révolution française, autre « précédent historique », est assez pauvre en personnages balzaciens, même si elle échappe au côté « galerie des Antiques » que revêtait

chez notre homme le XVIII^e siècle. On n'oubliera pas néanmoins, parmi quelques autres bonshommes, l'intéressant personnage de Du Bousquier, « un gros taureau qui n'est plus qu'un boeuf ». Ce Normand a fait fortune sous le Directoire, au temps de Barras. Ruiné par un coup de Bourse en 1800, il entreprend une interminable traversée du désert, jusqu'à ce qu'un riche mariage enfin le remette en selle. En 1830, Louis-Philippe le fait receveur général des finances ; Du Bousquier, dorénavant tiré d'affaire, n'a plus qu'à marier sa nièce avec un vrai gentilhomme. La boucle est bouclée.

Alors, foin de la Révolution ? Foin de l'Ancien Régime ? Quid de l'Empire, dans ces conditions. Disons que l'ère napoléonienne elle aussi passe chez Balzac un assez mauvais quart d'heure, dans le déluge scripturaire de la Comédie humaine. Félicien Marceau a fait défiler un à un les survivants du premier Empire quand Balzac les récupère vers 1835, aux portes de la vieillesse ou de l'âge mur. Le résultat est peu édifiant : De Trailles a été page de l'empereur ? Il ne restera donc de De Trailles, au fil de la prose balzacienne, presque aucune trace ! Il faut dire que Balzac a une horreur presque physique pour les militaires, fussent-ils napoléoniens. En nos temps d'absurdes guerres balkaniques, sa lecture ne sera donc point à recommander. Cite-t-il un imbécile ? C'est pour s'écrier aussitôt : « Cet homme doit être au moins lieutenant de compagnie. » Et vice versa : Untel est chef de bataillon. Dès lors, on ne s'étonnera pas d'apprendre qu'Untel exsude une totale médiocrité. Même le colonel Chabert, auquel nous portons volontiers un vrai culte, depuis certain film excellent, même Chabert donc ne serait aux yeux de Balzac, relu sinon corrigé par Marceau, qu'une épave autodéterminée, l'ex-mari d'une bordelière, le pensionnaire d'un asile pour vagabonds et qui n'a fait que mériter son triste sort et son vieux journal, et son peu de tabac quotidien. Impitoyable pour l'absolutisme des Bourbons, comme pour l'empire de l'Usurpateur, Balzac ne serait-il à son aise, au fond, que dans la plantureuse Renaissance de son pays de Loire du XVI^e siècle, ce Val de Loire qu'il a célébré dans ses Contes drolatiques, mélanges de scatologie parfois débordante et de sensualité savoureuse ? Les rois Valois figurent parmi les héros de ces anecdotes, infiniment plus positifs que ne l'est le chevalier de Valois, leur lointain avatar de la décennie 1780. En somme, au gré d'un Balzac chronologiste, la pendule de l'Histoire se serait arrêtée à Rabelais, ou au plus tard à Peter Paul Rubens. Mais l'horloge du Roman, elle, n'en finit pas de tourner, nul ne s'en plaindra. Elle sera contemporaine, au long terme, du meilleur Balzac, peintre génial d'un stupide XIX^e siècle, envers lequel ce même auteur éprouvait beaucoup d'ambivalence ; il ressentait plus précisément, en l'occurrence, ce que la cuistrierie contemporaine appellera volontiers une *love-hate relationship*. En bon français, de l'amour-haine.

« Les pouvoirs discutés, ça n'existe pas ! », écrit Balzac. Ici, les étudiants parisiens font face à la troupe, lors des journées révolutionnaires de février 1848.

(Collection Viollet.)
